

Le cas Chardonne

Il y a un cas littéraire Chardonne. Un cas d'oubli quasiment unique dans la littérature française, qui fait que presque tout le monde — peu ou prou — est passé à côté d'un des écrivains majeurs du XX^e siècle. Dans les milieux lettrés qui le lisent encore, on le voit principalement tel un écrivain désuet ayant dépeint les subtilités de la vie de couple ; on le brosse en élégant écrivain de terroir réfractaire à toute idée de modernité.

Mais si on aborde toute son œuvre, on se rend compte qu'il y a tout autre chose. Par exemple du Montaigne dans ses chroniques. En parcourant ses recueils de réflexion qui, à l'instar des *Essais*, sont nés de la volonté de s'exprimer en toute liberté, sans dogmatisme ni pesanteur idéologique, on retrouve comme chez l'humaniste périgourdin la même indépendance d'esprit, le même refus de souscrire aux courants de l'époque, le même bon sens, la même spontanéité bonhomme et désinvolte. Comme l'a exprimé J.M.G. Le Clézio, Chardonne « est un de ces écrivains sinon méconnus du moins mal connus qui donnent l'image de l'accomplissement intérieur. »

Pour justifier cette incuriosité vis-à-vis de l'écrivain charentais, on argue que le personnage politiquement a fauté, ayant fait preuve d'un collaborationnisme coupable durant l'Occupation. Mais l'argument ne tient pas. Rien n'a empêché en effet la France littéraire de "pléiadiser" le fasciste Drieu La Rochelle, les antisémites grossiers qu'ont été Céline ou Morand, d'élire de surcroît ce dernier à l'Académie française, au nom de la distinction légitime entre l'homme et l'écrivain. Fort bien. Mais pourquoi ne fait-on pas de même pour Chardonne ? Aussi serait-on en droit de voir plutôt cette disgrâce politique le concernant comme un prétexte.

Car le cas de l'écrivain de *L'Épithalame*, de *Claire*, des *Destinées sentimentales* est à la fois plus simple et plus complexe. Plus culturel en réalité que proprement politique ; et c'est cela qui est intéressant. Force est de constater en effet que c'est depuis mai 68 — date à laquelle l'écrivain décède — que l'homme de lettres commence à être oublié. Tout en nuances et demi-teintes, sa prose, trop fine, trop châtiée, pas assez tranchée pour une époque qui recherche désormais une littérature plus contrastée, ne capte plus au fil des ans l'intérêt. Tout intérieure, de nature à la fois sapientiale et épurée, elle est tout le contraire d'une littérature d'effet, ce qui rend son art presque inaudible — comme transparent — dans la société moderne.

Pourtant, par un imprévu retournement de situation, c'est maintenant qu'il est possible de le relire, comme si nos yeux s'étaient entretemps dessillés. En effet, à l'heure de la remise en cause de toutes les croyances, du délitement de tous les dogmes, de l'effondrement de toutes les idéologies, on réalise en le parcourant que sa manière si distanciée d'observer le monde correspond de manière saisissante à la coloration singulière de notre temps, ce qui procure du coup à notre auteur — aussi paradoxal que cela puisse paraître — une surprenante et inattendue modernité.